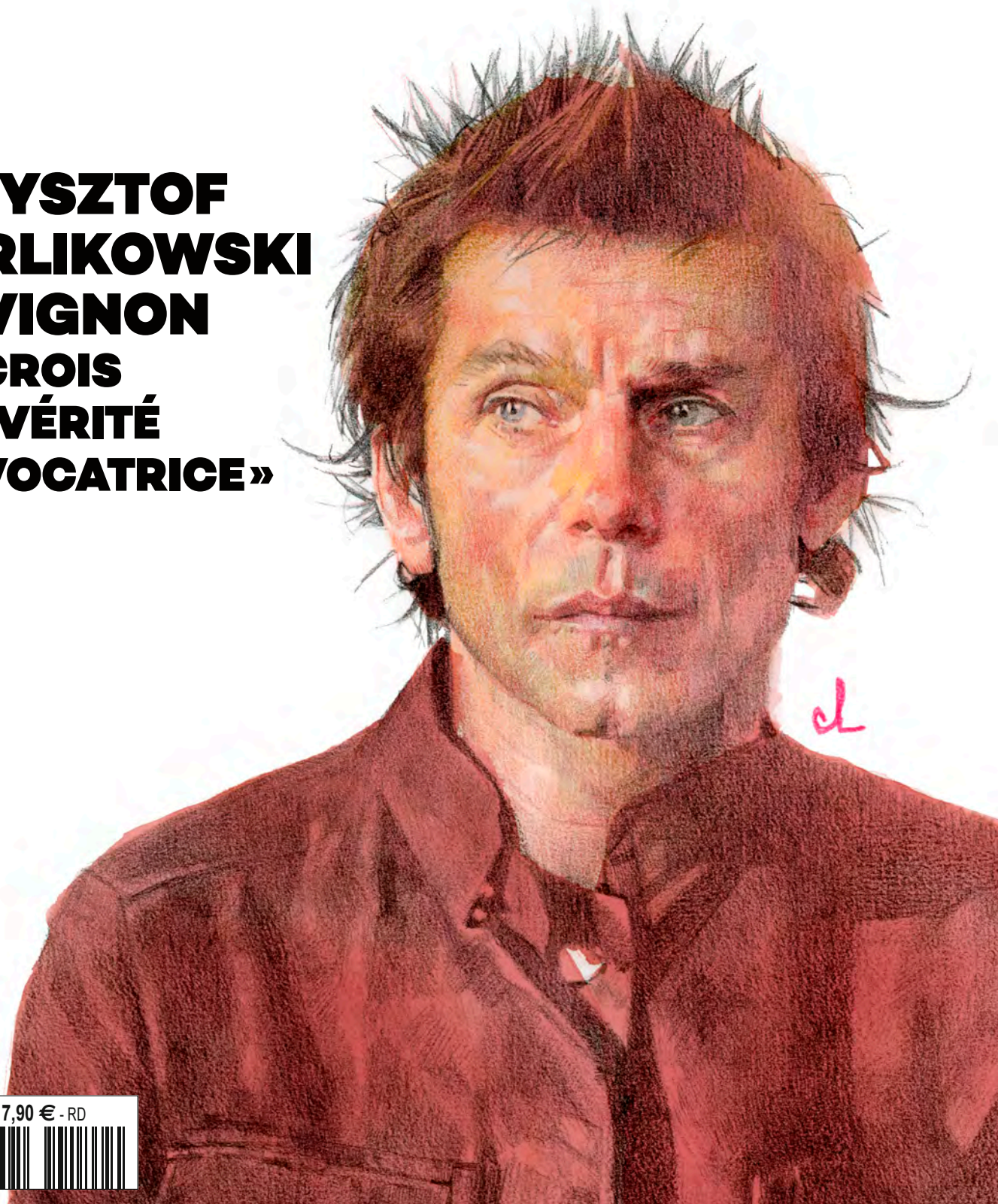


TRANSFUCE

Choisissez le camp de la culture

**KRZYSZTOF
WARLIKOWSKI
À AVIGNON
« JE CROIS
À LA VÉRITÉ
PROVOCATRICE »**



L 13691 - 179 - F: 7,90 € - RD



LITTÉRATURE

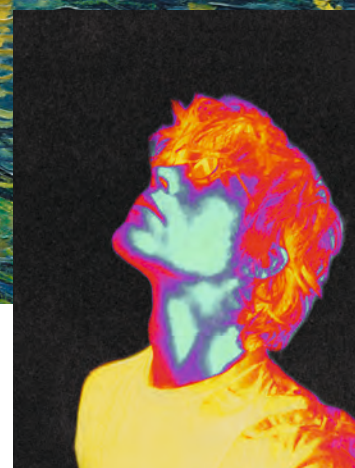
Tahir Hamut Izgil « De nombreux poètes ouïghours sont emprisonnés »

CINÉMA

Rithy Panh « Je ne souhaite plus la mort de mes tortionnaires »

ART

Piotr Pavlenski
le radical-trash



Juliette Agnel – Jean-Michel Alberola – Dove Allouche –
 Jean-Marie Appriou – Giacomo Balla – Anna-Eva Bergman – Lee Bontecou –
 Djabril Boukhenaïssi – Gillian Brett – Frédéric Bruly Bouabré –
 Antoine Bourdelle – Charbel-joseph H. Boutros – Victor Brauner –
 Frédéric-Auguste Cazals – Maurice Chabas – Jean Chacornac – Carlo Carrà –
 Mikalojus Konstantinas Čiurlionis – Gaëlle Choïne – Lucien Clergue –
 Caroline Corbasson – Camille Corot – Tony Cragg – Fanck Scurti –
 Gustave Doré – James Ensor – Félicie d'Estienne d'Orves – Hippolyte Fizeau –
 Léon Foucault – Camille Flammarion – Robert Fludd – Lucio Fontana –
 Helen Frankenthaler – Gloria Friedmann – Augusto Giacometti –
 Jean-Jacques Grandville – Wenzel Hablik – Thomas Houseago – Victor Hugo –
 Louise Janin – Eugène Jansson – Akseli Gallen-Kallela –
 Vassily Kandinsky – Anish Kapoor – Anselm Kiefer – Paul Klee – Yves Klein –
 Ivan Klioune – František Kupka – Alicja Kwade – Bertrand Lavier –
 Kasimir Malevitch – Arturo Martini – Charles Marville – Jean-François Millet –
 Paul Mignard – Adolphe Monticelli – Mariko Mori – Edvard Munch –
 Georgia O'Keeffe – Meret Oppenheim – Liubov Popova – Enrico Prampolini –
 Ferdinand Quénisset – Odilon Redon – Evariste Richer – Lord Rosse –
 Raymond Roussel – Alexandre Séon – SMITH – Léon Spilliaert –
 August Strindberg – Bruno Taut – Daniel Tremblay – Étienne Léopold Trouvelot –
 Frederic Watts & Vincent van Gogh

Van Gogh et les Étoiles

FONDATION
 VINCENT
 VAN GOGH
 ARLES

01.06.—08.09.2024

Commissaires d'exposition : Jean de Loisy et Bice Curiger
 FONDATION-VINCENTVANGOGH-ARLES.ORG



La Nuit étoilée de Van Gogh (Arles, 1888), présentée du 1^{er} juin au 25 août 2024, est prêtée par le musée d'Orsay dans le cadre de l'événement national Les 150 ans de l'impressionnisme initié par le ministère de la Culture et le musée d'Orsay.

Vincent van Gogh, *La Nuit étoilée*, Arles, 1888 (détail) | Donation sous réserve d'usufruit M. et Mme Robert Kahn-Sriber, en souvenir de M. et Mme Fernand Moch, 1975 | © RMN-Grand Palais (musée d'Orsay) / Adrien Didierjean
 SMITH, *Autoportrait*, 2021 (détail) | Thermogramme sur aluminium brossé et cadre en acier brossé, 60 x 80 cm | Courtesy Galerie Christophe Gaillard © SMITH

FNITN

Un joli mois de mai

PAR VINCENT JAURY

La saison s'achève. Mouvementée, inquiétante, chaotique même. L'autre jour, j'ai vu mon vieil ami Michaël Prazan, au Café français, à Bastille. Il est un des meilleurs réalisateurs de documentaires aujourd'hui, son *Einsatzgruppen*, par exemple, a fait date. Il chronique pour l'excellent *Franc-Tireur*, et me dit le plus grand bien de ses confrères et amis Raphaël Enthoven et Caroline Fourest. Puis vient le dossier dont il est difficile pour nous de ne pas parler, Israël. Je le sonde pour en savoir plus. Il connaît bien le sujet, il avait réalisé un excellent documentaire sur Ariel Sharon, entre ombre et lumière. Il est triste, abattu et effaré du déchaînement antisémite dans notre pays, et me dit ne pas croire une seule seconde à une résolution du conflit par la création de deux états : les Palestiniens n'en n'ont jamais voulu, d'état, malgré de nombreux plans proposés. Une seule chose leur importe : la disparition d'Israël. J'acquiesce. Nous continuons notre discussion sur la nécessité de retourner le récit mensonger autour du présumé « génocide » palestinien. Les falsificateurs sont de sortie. On se dit qu'il faudrait qu'il y ait un documentaire pour démonter ce grand mensonge.

Le lendemain, je reçois des éditions Rivages deux livres de lui, *La passeuse* et *Varlam*, en version poche. Le premier, très émouvant, tiré d'un documentaire, évoque son père, dur à cuire qui avait toujours refusé de parler son enfance pendant la guerre. Là, finalement, devant la caméra de l'INA, il témoigne comme enfant caché. Michaël en profite pour dérouler une autobiographie familiale, les origines polonaises, les déportés, Pithiviers, Drancy, Auschwitz... *Varlam* est un petit bijou de livre, où le lecteur part sur les traces de Michaël Prazan et son équipe de tournage, eux-mêmes sur les traces de Varlam Chalamov, le grand écrivain du goulag. *Récits de la Kolyma* est un chef-d'œuvre. Il nous emmène sur la route des ossements, aux confins de la Sibérie, où des millions d'innocents moururent en goulag pour extraire de l'or, de l'étain, des diamants ; fusillés, morts de faim, morts de froid, morts de maladie, morts de désespoir. On y croise avec l'équipe les membres de feu Mémorial, un Sénégalais, humilié par la télé japonaise, des Russes qui malgré des années passées en Goulag, demeureront des communistes convaincus, des poètes russes assassinés, le comité juif antifasciste (CJA), Wallenberg etc.

Pourquoi ce titre, *Varlam* ? C'est une histoire dans l'histoire ; l'histoire d'un petit chat que Michaël a sauvé du froid quelque part en Sibérie. Il l'a ramené à Paris, et les pages qu'il lui consacre sont merveilleuses : une histoire d'amour naît entre eux. Il est possible que vous croisie un jour Michaël sur les bords de Seine, promenant, en laisse, le petit Varlam.

Quelques jours plus tard, je suis allé au concert privé d'Arielle Dombasle, au Boeuf sur le toit. Son nouvel album, *Iconics*, des reprises de Marlene Dietrich, de Judy Garland et de quelques autres, est splendide. La diva brille. Ambiance agréable, LGBT friendly. Une faune de jeunes gens, la vingtaine, habillée avec soin, exubérante, entoure à présent la chanteuse. Le petit monde de Madame Arthur est là. Marc Lambron fait exception, concentré comme à la messe. Je croise Éric Dahan, lunettes noires et haut

de jogging, *as usual*. Je lui demande ce qu'il pense de l'hypothèse pessimiste de Prazan que les Palestiniens n'ont que faire d'un état, et que seule la destruction d'Israël prévaut. Il acquiesce. « C'est une évidence, non ? »

Puis il me raconte comment le meilleur reportage qu'il ait jamais écrit avait été refusé à *Libé*. Un livre venait de paraître aux États-Unis, signé par Nation of Islam, Louis Farrakhan : *The secret relationship between Blacks and Jews*. Une sorte de Protocole des Sages de Sion, version black. On est en 1991.

La thèse délirante consiste à dire que la traite des esclaves était dominée par les juifs. Le livre se vend, me dit Dahan, à des millions d'exemplaires, ce qui laisse présumer du pire sur l'antisémitisme de la communauté afro-américaine. À l'époque, le rappeur Ice Cube dit à qui veut l'entendre qu'il adore le livre. Le milieu du rap suit. Dahan l'interview ; Dahan se rend au centre Simon Wiesenthal de Los Angeles pour creuser son sujet et construire une contre-argumentation. Il envoie alors son papier à Antoine de Gaudemar, le rédacteur en chef des pages culture de *Libé*. Refusé : son fils adore le rap, ce serait un coup dur pour lui. De son côté, un universitaire d'Harvard, Saul S. Friedman, démontre point par point dans *Jews and the American Slave Trade*, que ce livre est un tissu de mensonges.

Deux autres tomes suivent : un paru en 2010, tendant à démontrer que les juifs ont spolié les biens des Noirs ; un en 2016, où il est affirmé que le Ku Klux Klan est financé par les juifs !

Entre-temps, grâce à un article d'Éric Neuhoft dans le *Figaro littéraire*, j'ai lu les nouvelles de Ry Cooder, *Los Angeles Nostalgie*, dans la belle collection de Jean-Claude Zylberstein, aux Belles Lettres. Cooder est connu pour avoir composé la musique de Paris Texas. On se croirait chez Chandler, on croirait voir apparaître à chaque page Humphrey Bogart, sa voix grave, son Whiskey Sour. Ambiance *Key Largo*, *The Big Sleep*, *Le port de l'angoisse*. Un régal.

J'ai aussi essayé de lire le dernier tome de Philippe Muray, *Ultima Necat VI*. Décidément trop noir pour moi, trop de fiel, trop de hargne, trop de désespoir. Une joie, un humour, une spiritualité, une humilité peut-être, une indulgence, devraient compenser la noirceur, sinon c'est l'impasse et la corde. Ou alors écrire au niveau élevé de Cioran ; ce qui n'est pas son cas.

Et une nouvelle saison commence : les livres de la rentrée littéraire nous parviennent peu à peu. J'ai déjà repéré le nouveau livre de Thibault de Montaigne, *Coeur*, chez Albin ; un premier roman d'un certain David Frèche, *Un jour, il n'y aura plus de pères* au Rocher ; le retour de Michaël Cunningham avec *Un jour d'avril*, au Seuil ; un nouvel Ellroy, ambiance Kennedy-Marilyn ; Emma Becker, aussi, un livre, semble-t-il, d'amour : aura-t-elle le Flore cette année pour *Le Mal joli* ? Et Olivier Guez, fera-t-il aussi bien que pour son *Mengele*, prix Renaudot vendu à 300 000 exemplaires, avec ce *Mesopotamia* ? Il y a aussi Mathieu Larnaudie et son *Trash Vortex*, ambiance héritage/Fondation/Apocalypse. Enfin, un roman comique, celui d'Aurélien Bellanger, *Les derniers jours du Parti socialiste*, où l'auteur associe Macronie et fascisme : on salive d'avance.



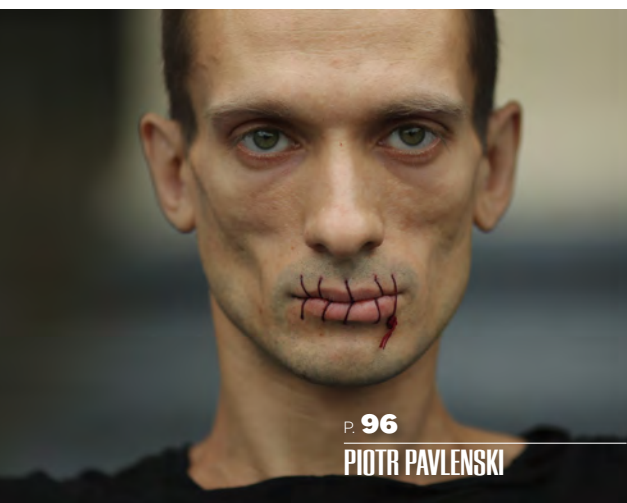
P. 22
TAHIR HAMUT IZGIL



P. 38
RITHY PANH



P. 54
KRZYSZTOF WARLIKOWSKI



P. 96
PIOTR PAVLENSKI

SOMMAIRE

N°179 JUIN-JUILLET 2024

- 03 News
- 03 Edito général
- 06 J'ai pris un verre avec **Frédéric Taddei**
- 08 Coup de Gueule
- 10 Chronique Débat ouvert de **Nathan Devers**

- 12 Chronique Book Emissaire d'**Eric Naulleau**
- 14 Chronique BD par T.H. de **Tewfik Hakem**
- 16 Révélations
- 18 En coulisse **Sandra Hegedüs**

Page 20 | LITTÉRATURE

- 20 Edito livre
- 27 Sélection : Les meilleurs livres
- 22 L'entretien : Rencontre avec le poète ouïghour **Tahir Hamut Izgil**, échappé des camps d'internement chinois, qui publie aujourd'hui son histoire.

Page 36 | CINÉMA

- 36 Edito ciné
- 44 Critiques
- 38 Portrait : **Rithy Panh**, le cinéaste rescapé du génocide cambodgien revient à la fiction. Et a trouvé la paix.
- 48 DVD

Page 52 | SCÈNE

- 52 Edito scène
- 62 Portrait : **Elsa Lepoivre** sera l'Hécube de Tiago Rodrigues.
- 54 L'entretien : **Krzysztof Warlikowski** fera l'événement du festival d'Avignon, en adaptant J.M.Coetzee.
- 64 Critiques théâtre, danse, musique
- 60 Reportage : **Séverine Chavrier**, pour le festival d'Avignon, s'attaque à William Faulkner dans **Absalon, Absalon**.

Page 94 | ART

- 94 Edito art
- 102 Expos
- 96 L'entretien : **Piotr Pavlenski**, le radical absolu de l'art contemporain.
- 110 Galeries

122 En route ! Va devant !

TEMPLON
II

CHIHARU SHIOTA

ART BASEL
UNLIMITED

13 - 16 juin 2024

30 RUE BEAUBOURG 75003 PARIS

28 RUE DU GRENIER SAINT-LAZARE 75003 PARIS

13 RUE VEYDT 1060 BRUSSELS

293 TENTH AVENUE 10001 NEW YORK

+ 33 (0)1 42 72 14 10 | paris@templon.com | www.templon.com



PAR FABRICE GAIGNAULT
PHOTO EDOUARD MONFRAIS-ALBERTINI

Je me souviens de fêtes lointaines, très lointaines. Il m'avait ramené une fois dans sa voiture de sport, de marque Volvo, je crois. Le temps file comme une P1800 lancée à fond les manettes sur le périph'. Aujourd'hui, c'est une Maserati Quattroporte. J'ai toujours suivi la carrière de cet autodidacte autoproclamé qui passa dix ans « à ne rien faire », ce qui signifie bien sûr, faire l'essentiel : lire, aimer et vivre. « J'ai juste le bac et le permis de conduire et, encore, on m'a déjà retiré ce dernier, me dit-il en avalant une gorgée de mauresque (mélange de pastis et de sirop d'orgeat). Ce sont les deux seuls examens que j'ai jamais passés ». Frédéric Taddeï voulait être écrivain, mais seulement le plus grand, ou presque. « Le jour où je me suis aperçu que je ne serais jamais Dostoïevski, j'ai renoncé ». Pirouette masquant sans doute un échec plus cruel. Comme on le sait, il existe de merveilleux écrivains moins célèbres que le Russe mais tout aussi dignes d'intérêt. Le journalisme a été la porte d'entrée (et de salut) de Taddeï dans le monde du travail. Il a été le concepteur et l'animateur de *Ce soir (ou jamais !)*, l'une des émissions les plus stimulantes jamais produites sur le PAF. Ne s'embarrassant pas de ce qu'en dira-t-on calamiteux qui bride la castagne des idées, ce jeune homme cravaté fit les beaux jours de plateaux éruptifs en conviant les bannis, les haïs et les clivants de toutes espèces. On se souvient aussi de *D'Art d'art !*, ou comment vendre en deux minutes maxi chrono Michel-Ange, Cézanne, Pollock et autres admirables peintures à un public ouvrant soudain un œil, voire deux, devant ces variétés de speed dating de l'art pour les

Nuls. Plus récemment, le journaliste a fait un petit passage sur CNews, à la demande de la direction de la chaîne qui souhaitait qu'il fasse des émissions de débats « très ouvertes ». « Ce que j'ai fait, mais les amateurs de CNews ne sont pas enclins à apprécier l'esprit de contradiction. La direction m'avait prévenu : « vous risquez de vider la salle. Eh bien oui, j'ai vidé la salle ! J'ai plus tellement envie de faire de la télé. La radio, ça va ». Taddeï anime en effet une émission d'actualité tous les samedis et dimanche matin sur Europe.

Ce passionné reste un esprit libre et curieux, parfois animé d'une légère

« J'ai inventé une nouvelle science, l'âgeologie »

condescendance dans ses affirmations qu'il prend pour des vérités, alors qu'elles ne le sont pas toujours. Trait commun à beaucoup d'autodidactes, aussi intéressants soient-ils. Nous sommes aux Chimères, un bistrot à Saint-Paul, le nouveau quartier d'élection de ce migrant du Pré Saint-Gervais. Rien de chimérique pourtant dans la raison de sa présence ce jour-là mais une réalité sous forme d'idée originale : la publication de petits volumes historiques appelés *Birthday Books* dont les entrées se font par toute

une série d'âges. L'explication est au concepteur-rédacteur : « J'ai inventé une nouvelle science qui s'appelle l'âgeologie, agacé par le fait que tout passe par la chronologie. Tu connais forcément la date de la bataille de Marignan, 1515, mais presque personne est capable de donner l'âge de son vainqueur, François 1er : 20 ans. On cite toujours la date d'un fait, mais on ne précise jamais l'âge auquel quelqu'un l'a réalisé. La chronologie est très importante à l'échelle historique mais à l'échelle d'une vie ça n'a aucun sens si l'on ne donne pas l'âge du protagoniste. Savoir que Napoléon est né en 1769 et qu'il a gagné la Bataille d'Austerlitz en 1805 a un intérêt relatif. En revanche, découvrir qu'il a pris le pouvoir à 30 ans et s'est retrouvé à Sainte-Hélène à 45 ans, est plus parlant. Car cela te dit immédiatement quelque chose au sens où tu as été cet homme de 30 ans et de 45 ans. Mais peut-être pas d'une façon aussi fulgurante ! » (Rires). Dans l'avant-propos à chacun de ses petits ouvrages, Taddeï affirme que « l'âge est un quartier de la vie que l'on habite tous ensemble, même si ce n'est pas au même moment ». On le retrouve lui-même disséminé dans cette guirlande d'âges. On sait ce qu'il n'a pas fait entre 17 ans, l'âge du Bac, et 27, celui où il a décidé de rentrer dans la vie dite active. La collection s'est fixé la date de péremption de 50 ans, parce que, m'explique-t-il, « à cet âge-là, plus rien n'arrive ou presque ». Voire. Il n'est jamais trop tard pour devenir Dostoïevski.

22 juin — 06 juillet — 2024
44^e Festival Montpellier

DANCE

montpellierdanse.com

#montpellierdanse    

Design : les produits de l'épicerie / Lila



Déceptions et point d'orgue à la Biennale de Venise

L'art se fait-il par décret ou est-il le point d'orgue d'une impérieuse nécessité ?

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

Dans le flot d'œuvres figuratives et textiles qui caractérisent cette édition de la Biennale de Venise, nous avons cherché l'émotion et la force créatrice. En un mot, nous avons cherché ce qui fait et ce qui fera toujours « art », au-delà des mots, au-delà du seul stade de la revendication, même si cette dernière est légitime. Car le grand sujet d'actualité est bien « l'œuvre d'art engagée » et même, au-delà, le « geste curatorial engagé » qui parfois se supprime aux œuvres sous sa tutelle, ce qui peut d'ailleurs être sujet à discussion. Ainsi ne voyons-nous pas fleurir des expositions féministes, écologistes, identitaires qui, sous une bannière curatoriale dite engagée pour la cause afférente à ces thématiques, se contentent d'aligner des œuvres ? Et comme pour toutes les tendances, il y a du très bon et du franchement mauvais. Car ne fait pas « art » le simple fait d'énoncer un engagement et de sélectionner quelques œuvres s'y rapportant. En d'autres termes, par exemple, ne fait pas « art » une exposition dont la thématique est l'inquiétude environnementale – sur laquelle tout le monde tombera d'accord – qui rassemble des œuvres montrant des arbres, des paysages, des fleurs ou des vidéos sur la déforestation. Encore faut-il que ces œuvres en question dégagent par elles-mêmes une force créatrice, même en-dehors de la « curationite aiguë » actuelle. Cette observation est d'autant plus intéressante qu'elle

permet de révéler des regards curatoriaux talentueux et d'en écarter d'autres. Le curateur doit en effet se mettre au service des œuvres et non l'inverse. Et c'est un peu l'impression que nous a laissée la Biennale de Venise. Comme si la personnalité engagée du commissaire général, Adriano Pedrosa, prenait le pas sur le fait de montrer des œuvres d'art marquantes. On s'est donc retrouvé dans un trop-plein de pièces sans grand intérêt, dévoilées uniquement parce que reflétant des savoir-faire artisanaux ou des communautés artistiques méconnues. Argument non suffisant même si cela a tout de même permis quelques belles révélations comme l'artiste des Philippines Pacita Abad dont les grandes œuvres peintes avec la technique du « trapunto » entremêlent avec justesse des arrière-plans évoquant des savoir-faire de tissage rehaussés de scènes contemporaines sur le récit tragique des migrations. Intéressantes également les mosaïques du Libanais Omar Mismar qui détourne les récits mythologiques et héroïques dont elles ont été le réceptacle dans l'Antiquité, pour livrer des images politiquement engagées, que ce soit sur les gardiens de trésors archéologiques en Syrie ou

sur les souffrances des homosexuels au Liban, dont les visages morcelés paraissent comme bannis. Impossible de tout citer ici mais il faut s'écarter encore un peu du circuit officiel pour découvrir une des œuvres les plus percutantes de cette Biennale à l'intérieur du Palazzo Contarini Polignac, siège de la Pinchuk Foundation. La scène ukrainienne s'y déploie. Et notamment une œuvre impressionnante de Zhanna Kadyrova intitulée *Russian Contemporary Baroque*. L'artiste présente un orgue dont les extrémités des tuyaux sont déchiquetées car il s'agit de missiles russes tombés sur Kiev récupérés dans les décombres de la ville. Ready-made émouvant sur lequel on peut jouer pour entendre les poumons meurtris de l'Ukraine. Symboliquement, l'artiste dénonce également l'emprise culturelle russe sur les pays envahis tels que l'Ukraine en observant une guerre d'appropriation culturelle. Ici, l'œuvre éminemment politique semble être le souffle du martyr ukrainien, puisque l'orgue, instrument d'église, est aussi souvent comparé, dans sa complexité, à l'anatomie humaine. Dans cette œuvre, ni mots, ni slogan, la force vitale se suffit à elle-même ainsi que sa portée universelle.



24 25

Interrogez vos forces

Opéras
Spectacles lyriques
Concerts de l'Orchestre
Ensembles et artistes invités
Danse
Spectacles en famille

Plus de 50 spectacles à découvrir
operaderouen.fr

● PÉRA
DE ROUEN
● NORMANDIE

OPERADEROUE.FR
02 35 98 74 78



CHRONIQUE

Seule la cosmétique pourra sauver le monde

DÉBAT OUVERT

PAR NATHAN DEVERS

Les Cosmologies brisées,
Valentin Husson, Éditions Kimé

Deux synonymes disent rarement la même chose : « protégeons la *planète* », clamons-nous, avant d'ajouter qu'il faut « améliorer le *monde* ». Or, si ces mots reflètent à peu près le même objet, ils correspondent à des idées contraires. La planète, tirant son étymologie de l'errance, décrit une Terre dépourvue de raison d'être, dérivant solitaire au beau milieu du vide, livrée à la mécanique froide des lois de la nature. Quant au monde..., sa polysémie est tellement évidente qu'elle passe inaperçue. De même que le *mundus* latin désigne à la fois la réalité et la propreté (d'où « immonde »), le *kosmos* grec renvoie certes à l'ensemble de ce qui existe, mais il exprime également la beauté, l'agencement et la grâce des choses – en somme leur harmonie, quand bien même serait-elle illusoire. D'une part le cosmique, de l'autre la cosmétique. Alors, que devons-nous sauver : la planète ou le monde ? Un globe dont le sens nous échappe ou une Terre où nous co-vivons avec d'autres ?

« L'écologie, écrit le philosophe Valentin Husson, sera cosmétique ou ne sera pas. » Dans *Les Cosmologies brisées*, un essai troublant dont l'écriture claire étaye une pensée profondément originale, il nous invite à réhabiliter urgemment la cosmétique afin de retrouver une « osmose » derrière le « grand chaos de l'univers ». Contrairement à ce que veut la langue commune, explique-t-il, la notion de cosmétique n'a rien de superficiel. Par-delà le maquillage ou l'ornementation, elle se situe à l'intersection du politique, de l'éthique et du théorique : elle désigne la manière dont nos représentations de l'univers déterminent, pour le meilleur ou pour le pire, notre présence en lui. La cosmétique, en d'autres termes, constitue l'art d'habiter un monde qui ne nous appartient pas. Avec elle, nous n'avons plus le droit de nous prendre pour les propriétaires d'une nature malléable à merci, susceptible d'être arraisonnée et domestiquée sans limite.

Certes, le monde est « nôtre ». Mais il y a d'autres manières d'avoir que l'appropriation. Dans un livre précédent, *L'Échologique de l'Histoire*, Valentin Husson avait montré que l'histoire de l'Occident avait été marquée, non pas tant par le fameux « oubli de l'être », mais bien davantage par une omission du sens originnaire du mot « avoir ». Chez les Grecs, le verbe « ekho » (ancêtre de l'économie autant que de l'écologie) désigne la possi-

bilité de construire un foyer, c'est-à-dire d'aménager un espace afin d'y garantir la coexistence. Dans cette écho-logique, dans cette logique-là de l'avoir, toute « propriété » engage une responsabilité ; toute économie conduit à une écologie. D'où l'intuition de Valentin Husson : nous devons, en notre époque où le lien hommes-nature mérite d'être relu, retrouver l'intuition originnaire des Grecs. Il nous faut réapprendre à penser le monde d'un point de vue cosmétique.

Car l'évidence est là, déjà vue par Reiner Schürmann : notre époque est fondamentalement an-archique, dépourvue de fondements et de finalité, de grande vision cosmique, d'explication globale du monde, de théorie collective qui rende compte du sens de la vie, de transcendance qui puisse encadrer notre société. Mais Valentin Husson en tire toutes les conséquences. Dans un chapitre éclairant, il propose de montrer qu'au cours de l'histoire européenne, chaque cosmologie hégémonique a donné naissance à des formats politiques spécifiques : quand les Grecs étaient obsédés par le problème ontologique de la conciliation de l'Un et du multiple, ils inventaient la démocratie pour garantir l'égalité des citoyens devant la Loi ; quand les Latins conçoivent la nature comme une rationalité totale, ils inventent l'Empire comme cadre universel ; quand les Modernes rationalisent l'approche du monde, ils engendrent l'État libéral. A cet égard, l'enjeu est de savoir ce qui adviendra de nos cosmologies brisées. A l'heure de la catastrophe climatique et du nihilisme, dans une situation où l'homme a brisé ses idoles et découvre le mal que son progrès engendre, comment échapper au face à face d'une globalisation anonyme et au populisme aliénant – deux phénomènes que Husson renvoie dos à dos, en montrant qu'ils émanent du même vide. Face à ces espérances-zombies, il en appelle au devoir de la philosophie : après avoir déconstruit toutes les illusions qui nous régissaient, cette dernière doit exhumer des indéconstructibles. Elle doit redevenir soucieuse de vérité, restitutrice de justice et émerveillée du beau. Elle doit penser ces thèmes anciens comme s'ils étaient nouveaux, directement posés par la réalité. Car la question est là : de quelle politique, de quels coups de foudre une époque sans ciel sera-t-elle capable ?



INSULA
ORCHESTRA

**OFFRE
MÉLOMANE**

Bénéficiez de 10€
de réduction
sur chaque place
achetée*

SAISON 24/25

laseinemusicale.com

**RÉSERVEZ
À PARTIR DU 12 JUIN**

Mon petit Casse-Noisette

**Les Indes galantes
/ Bintou Dembélé**

Carmen, Bizet

Le Requiem de Mozart

Le Paradis et la Péri

Bizet, So French !

**Musiques de cinéma
B.O. baroques**



L'orchestre résident
à La Seine Musicale
et artistes invités

Laurence Equibey
Direction artistique

CHRONIQUE

Philippe Muray prophète en son pays

PAR ERIC NAULLEAU

BOOK-ÉMISSAIRE

Ultima Necat V, Journal intime 1994-1995,
Philippe Muray, Les Belles Lettres, 610p., 35 €

Pas un jour, pas un fait d'actualité, sans que les lecteurs de Philippe Muray (1945-2006) se demandent quels commentaires sarcastiques en aurait extraits ce pourfendeur des égarements de la modernité. Vœu de nouveau exaucé avec la parution du cinquième tome de son Journal, six cents pages rédigées entre 1994 et 1995 d'une encre plus fraîche que n'importe quel quotidien du jour : « Dans un bistrot, une femme peut se sentir « violée par procuration », « harcelée sexuellement », « menacée dans sa dignité de femme », parce qu'un type, ailleurs, à une autre table (et pourquoi pas dans un autre établissement, dans une autre ville, à l'autre bout de la planète ?), lit *Playboy*. » Tout y est dit, tout y est annoncé. Du règne de la technique à l'avènement de l'idéologie victimaire : « La victime est devenue ultra-rentable. Si le Spectacle en fait une consommation intensive, c'est qu'elle rapporte. La victime est le sacré du Spectacle. On l'engraisse, on la fête, on l'exhibe, on l'écoute, on n'écoute qu'elle. En ce sens, la télé est une société primitive renversée et presque aussi terrifiante que les sociétés aztèques. » De la confusion générale (des sexes, des âges, du vrai et du faux...) au triomphe de la culture sur l'art : « Il est normal que le Grand Louvre ait été l'objet, dès son inauguration, d'un consensus aussi ébouriffant. Les masses contemporaines ont senti tout de suite qu'on avait fait ça pour leur bien. Les bonnes intentions rayonnent de partout. La morale communautaire, fraternelle, égalitaire, y court les murs. » L'auteur redonne vigueur au vieux mot de « cordicolisme », entendu comme la tyrannie des bons sentiments, dont il use à la manière d'un bain révélateur de l'époque et de ses dérives.

Ultima Necat V n'est pas un livre aimable. Muray s'y donne à voir sous un jour parfois déplaisant, s'y dévoile jusque dans ses pensées les moins avouables. Exerce sa méchanceté même et surtout envers ses amis, ne s'attarde dans les coulisses de la vie littéraire, alors dominée par Sollers et Kundera, que le temps de vérifier quelques haines recuites. « Seul le désaccord absolu avec la société actuelle permet de la décrire tout en donnant la sensation au lecteur qu'il la découvre », tel est le programme respecté à la lettre. Programme qui prend par endroits la forme de quelques considérations ambiguës sur Florence Rey et Audry Maupin, coupables du meurtre de quatre

personnes (dont trois policiers) dans la nuit du 4 au 5 octobre 1994. De douteuses célébrations : « C'est beau comme la mise à sac de Los Angeles par les noirs. Beau comme un pillage généralisé. Beau comme mille foyers d'incendie allumés par des émeutiers ». Et même de propos totalement déconnants : « Ces jours derniers, j'ai souvent regardé aux jumelles les employés municipaux, dans leur nacelle, en train de travailler autour des troncs ou dans les palmes. J'ai rêvé aux nihilistes d'un nouveau genre, aux anarchistes d'un nouveau monde qui, plus tard, dans cinquante, dans cent ans, tireront ce genre de types au fusil à lunette. » Mineur de ses propres obsessions, Muray descendait chaque jour en lui-même pour arracher quelques fragments de matière noire à un inépuisable bloc de négativité – « Je ne peux pas écrire sans en venir aux mains », résume-t-il en une des formules dont il avait le secret. Pour quelques dérapages, tant de passages que l'on voudrait déclamer à l'intention de la jeunesse écervelée qui hurle sa haine des juifs à Sciences Po et dans les universités : « Au fond, les manifestations d'en ce moment, ces émeutes de *jeunes*, sont un peu la fin, la conclusion du processus décrit par Ricard. La génération des « princes du matin » dit enfin la vérité à ses enfants : vos études ne valent rien, vos diplômes c'est de la roupie, vous ne valez rien vous-même. *Vous n'êtes que des créations de notre démagogie.* »

Seul contre tous ou presque, le soutien vient de quelques auteurs lus et relus, à commencer par le Céline de *Guignol's band* et du *Voyage au bout de la nuit* (dont l'admirateur envisage un temps d'écrire une nouvelle version). Puisque « le monde ne demande plus à être interprété ni changé, il faut l'outrager », aucun répit n'est autorisé dans cette éphéméride d'une pensée parmi les plus radicales, sinon le temps d'une réflexion proustienne : « C'est ça la jeunesse pour moi, mes souvenirs de jeunesse : que les après-midi aient pu durer des mois, des années même, remplies de lecture. Et la jeunesse est morte le jour où il n'y a plus eu d'après-midi. » Ou de raconter comment on torche sous pseudonyme un énième roman de gare pour le compte de Gérard de Villiers et la collection Brigade mondaine. Passer de *Ballets roses à Saint-Malo* à *L'Empire du Bien* et retour, comment mieux éprouver ce choix existentiel : « Ou tu disparais dans la masse (par absorption) ou tu disparais dans la singularité (par exclusion) » ?



Chambord

Du 26 mai
au 3 novembre
2024

DE- HORS DE- DANS

Exposition
Julien
des Monstiers

Le 26 mai 2024 - Nuits sur Loire - 2024 - L'Art d'ici - Photo © Jean-Louis Lemaire - L'Esprit



BeauxArts



TRANSPORT



GALERIE
CHRISTOPHE
GAILLARD

CHRONIQUE

D'Alger à Marseille, d'un immeuble à l'autre

B.D. PAR T.H.

PAR TEWFIK HAKEM

Pour prendre le pouls d'une ville, d'un pays, d'une époque, la radiographie d'un immeuble est un exercice rodé, aussi bien pour les récits du réel que pour les fictions. En aucun cas cependant il ne garantit des chefs-d'œuvre. Exemples, *L'immeuble Yacoubian* de l'écrivain égyptien Alaa-Al Aswany (pour le meilleur), et *Dans mon HLM*, la blème chanson de Renaud, (pour le pire).

Deux nouveaux romans graphiques, très différents l'un de l'autre, s'emparent aujourd'hui de cet exercice pour nous raconter quelques histoires emblématiques qui résument bien l'esprit de deux villes-soeurs, si chères à mon cœur, Alger et Marseille.

Dans « *Rwama* », tome 1 (Dargaud), Salim Zerrouki relate son enfance dans l'immeuble où il a grandi dans les années soixante-dix. Pas n'importe quel immeuble, attention, mais L'Immeuble la Cité Olympique d'Alger, conçu par le célèbre designer et architecte brésilien Oscar Niemeyer, grand ami de l'Algérie révolutionnaire de Boumédiène. En plus de l'incroyable « Coupole Olympique », salle modulable et polyvalente en forme d'énorme soucoupe volante, l'architecte a conçu, juste à côté, un immeuble en forme d'arc de cercle, destiné à accueillir les entraîneurs et autres cadres de la cité sportive, dont une bonne partie venait de l'URSS, des ex-pays de l'Est ou de Cuba. Un immeuble archi-révolutionnaire, avec des énormes baies vitrées à l'entrée, des espaces verts et un bac à sable totalement inédits dans l'Algérie socialiste de l'époque.

Dans les quartiers populaires avoisinants, on l'appelait l'immeuble des Rwamas, l'immeuble des Français. Il n'y a jamais eu un seul gaulois parmi les locataires, mais peu importe, autant de têtes blondes, autant de mamans sans haïk (voile), autant de jouets chez les enfants, ça ne pouvait être que des Rwamas, et dans l'ambiance nationaliste de l'époque, les gamins des quartiers populaires voulaient bien rejouer la guerre d'indépendance avec les nantis de l'immeuble tordu. Les mésaventures du petit Salim dans cette Algérie-là, la fatale décrépitude de l'immeuble où il habitait, correspondent tout à fait au cahier de charges de ce nouveau genre – ou sous genre – de BD autobiographique dont on parlait dans une précédente chronique,

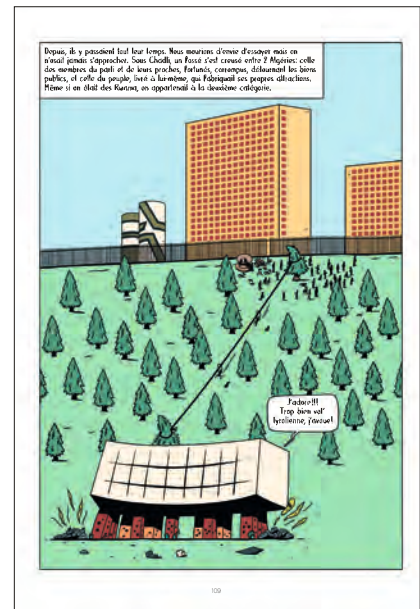
« Mon enfance/adolescence dans un pays exotique ». Genre lancé par Marjane Satrapi avec sa série succès *Persepolis*, et définitivement installé avec une autre série à succès, *L'Arabe du Futur* de Riad Sattouf.

Chroniques du Grand Domaine (Delcourt) de Lili Sohn ne s'inscrit pas dans ce genre.

Parce qu'elle n'est pas née à Marseille, parce qu'elle ne connaît pas l'histoire de cette ville, et encore moins l'histoire de l'immeuble marseillais où elle habite avec sa famille depuis quelques années, Lili Sohn décide de faire des recherches, d'interroger ses voisins, d'aller voir les spécialistes, de questionner la notion de gentrification. Avant d'accueillir les « bobos », ce bâtiment situé entre la Joliette et la Porte d'Aix, a connu plusieurs palpitantes vies, attirant des artisans arméniens, des associations d'extrême gauche, des artistes bohème venus de tout le bassin méditerranéen... Le journal de bord de son enquête est un livre joyeux qui mêle roman choral, dessins, bande dessinée, photos, collages. Sa tentative d'écrire l'histoire du Grand Domaine, son immeuble, abouti à un beau recueil sur les Marseillais d'aujourd'hui et sur leurs rapports au passé de la ville. Lili Sohn a parallèlement réalisé une série de podcasts, également intitulée *Chroniques du Grand Domaine*, réalisée avec Théo Boulanger.

Maintenant que le Musée d'Histoire de la Ville de Marseille lui ouvre ses portes (jusqu'au 9 juin) pour exposer les planches de son livre, ses archives et documents, et pour faire entendre des extraits de sa série de documentaires, Lili Sohn la Strasbourgeoise peut entonner la Marseillaise !

planche de *Rwama*, Salim Zerrouki

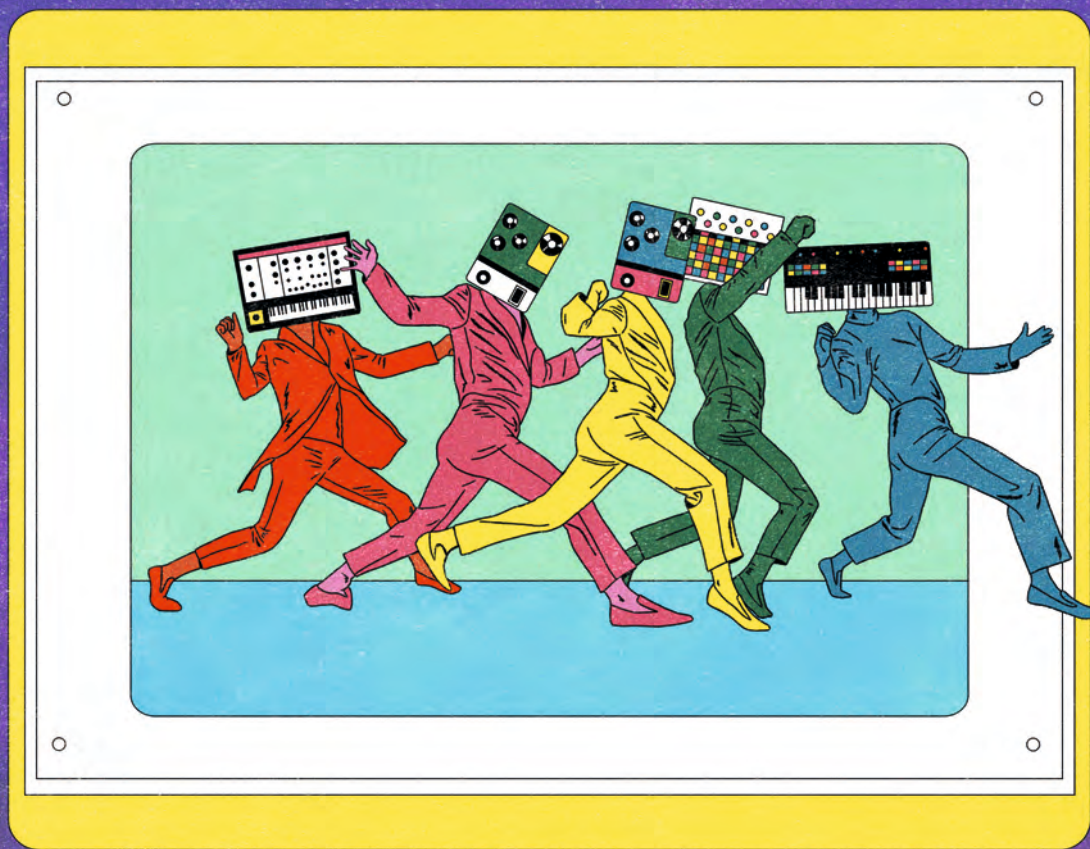


ircam Centre Pompidou

Festival | 30 mai – 22 juin 2024

ManiFeste

Concerts - Spectacles - Installations



Réservations :
manifeste.ircam.fr

Trois jeunes artistes à suivre...

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

NO FUTURE, COMME DISAIENT LES PUNKS

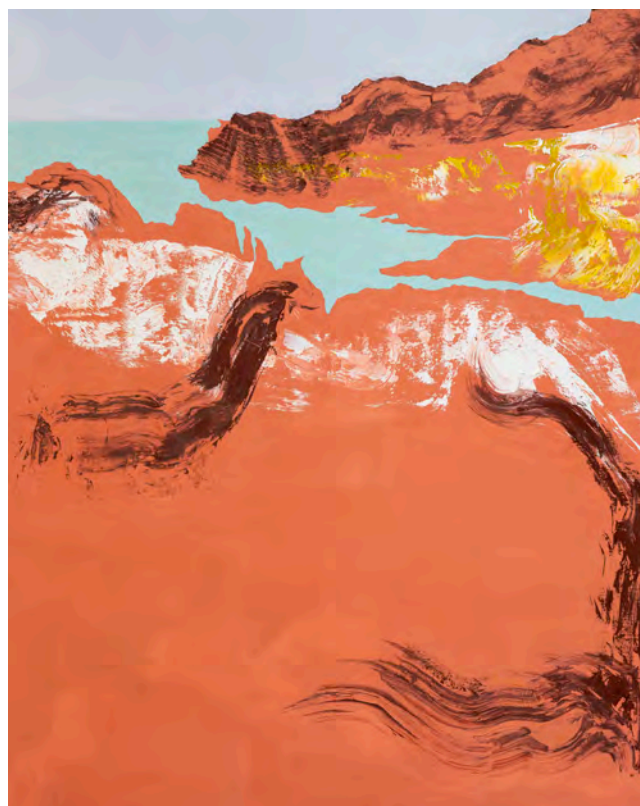
Louis Le Kim, jusqu'au 21 juillet, Les Jardiniers, Montrouge, lesjardiniers.org

RELIEF

Marine Wallon, du 29 juin au 31 août, Galerie Catherine Issert, galerie-issert.com

JULIETTE MINCHIN À ART BASEL

Bâle, 13-16 juin 2024, Galerie Anne-Sarah Bénichou, annesarahbenichou.com



Marine WALLON, *Zambujeira*, 2024, huile sur toile, 200 x 160 cm. Courtesy de l'artiste et de la galerie Catherine Issert - © Nicolas Brasseur.

Louis Le Kim

Une toile habitée par une imposante architecture brutaliste vue en perspective est accrochée au mur des Jardiniers, nouveau tiers-lieu qui vient d'ouvrir à Montrouge, mêlant galerie d'art et restaurant dans un esprit écologique. Le paysage dystopique cerné de silence de Louis Le Kim (né en 1990) frappe le regard. Diplômé de la Villa Arson et passé par les Beaux-Arts de Paris, l'artiste est un archéologue du futur. Des souterrains de Paris au Sénégal, d'Irak en Afghanistan, de la Turquie à la Jordanie, du Haut-Karabagh à l'Ukraine, il arpente les sites sensibles ou abandonnés : vieilles centrales électriques, anciens sites radioactifs, mines de charbon et d'uranium... Naissent de puissantes photographies et des peintures baignées d'une étrange poésie post-industrielle. Fascinant.

Marine Wallon

Le souffle de la peinture, Marine Wallon le maîtrise assurément. Dans son atelier, ses grands formats provoquent le même frisson que les élans colorés des grands abstraits américains tandis que les petits se plient en savoureuses volutes « van goghiennes » ou en épures japonaises. La peinture est là, matiériste, ici plus grattée, dans ce coin, plus retranchée. Le bleu plus ou moins cristallin se marie à l'orange, le violet osé au vert prairie et le tout se déploie en valons abstraits, en parois rocheuses, en plages solitaires. Marine Wallon (née en 1985) aime Joan Mitchell, Helen Frankenthaler, Van Gogh, le jazz, le lettrisme, Bergson et probablement Willem de Kooning... Nous, on aime définitivement sa peinture qui est une des plus enthousiasmantes de la scène actuelle.

Juliette Minchin

Quel est ce drapé qui coule et suinte d'une douceur rosacée aussi délicate qu'un pétale de rose ? Il occulte un oculus, voile une architecture, se transforme en claustra. Les œuvres de Juliette Minchin (née en 1985) sont faites de cire qui crée des présences éphémères sans cesse régénérées. Si la mèche est allumée, la cire s'allume, étincelle et fond, comme dans son émouvante installation *La Croix, veillée aux épines*, créée l'an dernier à l'abbaye de Beaulieu-en-Rouergue (dans le cadre du programme du ministère de la Culture « Mondes nouveaux »). D'autres de ses sculptures de cire sont fixées et semblent revêtir le statut d'icônes. C'est surprenant, ambitieux et d'une rare élégance. Ses œuvres sont présentées sur la prestigieuse foire de Bâle par la galeriste Anne-Sarah Bénichou qui y participe pour la première fois.

THÉÂTRE DE CHELLES

*Ensemble,
c'est tout !*



INFOS & RÉSERVATIONS
theatredechelles.fr - 01 64 210 210

PLUS D'INFOS



Sandra Hegedüs : « Le tout n'est pas d'être politique, il faut qu'il y ait œuvre d'art ! »

Démissionnaire des **Amis du Palais de Tokyo**, cette grande collectionneuse et mécène revient sur une décision visant à dénoncer l'antisémitisme, la perte des valeurs de pluralisme et d'universalisme dans l'art contemporain.

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

A peine ai-je raccroché avec Sandra Hegedüs, que s'affiche sur mon écran de téléphone cette nouvelle actualité sidérante : « Le mur des Justes vandalisé au Mémorial de la Shoah à Paris avec des mains rouges ». Nous sommes le 14 mai 2024. À chaque jour désormais son acte antisémite. Quelques minutes avant, Sandra me décrivait à quel point elle devait faire face à des propos insultants ou des menaces de mort. Parce qu'elle est juive. Certains lui reprochant d'afficher son sionisme, simplement « le droit d'Israël d'exister » rappelle-t-elle. Or si elle est ici en train de me parler, c'est justement grâce à un Juste, le diplomate suédois Raoul Wallenberg qui sauva plusieurs familles juives à Budapest pendant la guerre, dont son père. « 80% de ma famille a été exterminée pendant la Shoah, à Auschwitz. Du côté de ma grand-mère maternelle tout le monde est mort, à l'exception de mes grands-parents qui avaient émigré en France dans les années 1920 ». Cette tragédie, chez les Hegedüs, à Sao Paulo, au Brésil, où elle a grandi, on n'en parlait pas. « L'Holocauste avait été mis au fond d'un tiroir et j'ai évolué dans un milieu très laïque ». Sa famille est de

la classe bourgeoise et c'est chez ses grands-parents qu'elle découvre l'art dans des livres de la collection Skira. Elle se passionne notamment pour Fra Angelico et Modigliani puis se dirige vers des études de cinéma. Dehors, c'est la dictature et, jeune fille, elle manifeste dans la rue pour le vote au suffrage universel direct des élections

présidentielles, en même temps qu'elle se fait happer par des performances dans les nuits punk et new wave de la ville avant de suivre son premier mari à Paris. « Nous habitions une minuscule chambre et j'ai d'abord fait des petits boulots avant de créer une société de documentaires culturels pour la télévision (France 3 Région, Arte,

Canal+...) ». C'est un peu plus tard, à la suite de son mariage en 2000 avec Amaury Mulliez, fils de la dynastie Auchan (dont elle est depuis divorcée), que son engagement pour l'art contemporain pourra généreusement s'épanouir à travers l'acte de collectionner. « Mais je voulais aussi faire quelque chose de plus militant et aider les artistes. En particulier ceux originaires du Sud Global » souligne-t-elle. À l'époque, ces derniers étaient largement invisibilisés, ce qui change comme le montre la programmation de la Biennale de Venise 2024.

Ainsi, Sandra Hegedüs soutient-elle par exemple deux expositions au Musée d'art moderne de Paris en 2011 et 2012, celle de la turque Inci Eviner et de l'indonésien Eko Nugroho qui ont représenté leur pays à la Biennale de Venise. Ce sont les débuts de l'aventure Sam Art Projects, projet philanthropique privé en faveur de la création contemporaine qui a soutenu, depuis 2009, plus de 45 artistes, notamment à



© SYLVIA GALMOT

travers des résidences, un prix (20 000 euros) et une exposition au Palais de Tokyo, institution dont elle est membre des Amis depuis 16 ans et dont elle vient de démissionner, ne souhaitant plus cautionner « une ligne très fermée et une démarche partisane ». Cette décision a créé une telle onde de choc qu'une tribune, signée par plusieurs acteurs culturels, a été publiée quelques jours plus tard en soutien au Palais de Tokyo et à la « liberté de programmation », relayée par une pétition lancée par DCA (association française de développement des centres d'art contemporain). En réponse, dans une lettre, elle pointe la démesure d'une telle polémique : « c'est accorder beaucoup de pouvoir et d'importance à une seule philanthrope, et aligner beaucoup de personnalités contre une seule femme », ajoutant « c'est mon droit le plus légitime que de retirer mon soutien à une institution dans laquelle je ne me reconnais plus. D'ailleurs, il s'agit de la liberté de chacun, la liberté de s'exprimer, d'aimer ou de ne pas aimer une exposition. Je ne les empêche en rien dans leur programmation mais j'ai le droit d'exprimer mon désaccord ».

Au cœur de la discorde, l'exposition *Past Disquiet*, visant à retracer l'engagement politique et de la solidarité des artistes au sein du mouvement anti-impérialiste international entre 1960 et 1980, visible au Palais de Tokyo depuis le 16 février et dont une partie est consacrée à la présentation de « L'Exposition internationale d'art pour la Palestine » qui s'est tenue à Beyrouth en 1978. Problème : cette exposition contient des documents d'archives propagandistes présentant Israël comme « l'ennemi sioniste qui, en plus d'être l'agresseur et celui dont la défaite est historique, est profondément réactionnaire et étroit d'esprit. Il est bien connu que l'État fasciste et raciste d'Israël, après avoir occupé la terre de Palestine et y avoir



© SYLVIA GAIMOT

établi son régime militariste, tente d'écraser la culture nationale du peuple palestinien, en la falsifiant et en se l'attribuant » peut-on lire par exemple dans un texte en anglais intitulé *L'Art au service de la solidarité avec la Palestine*. Plutôt malvenu dans le contexte actuel, au sein d'un musée sous tutelle du ministère de la Culture. La goutte d'eau pour Sandra, profondément choquée et déplorant également « l'absence d'œuvres d'art » au profit de « documents et d'œuvres slogans ». Choquée également par les nombreuses attaques, à la suite de sa démission : taxée de « narcissique » ou de « partisane de l'armée israélienne » par des personnalités avec lesquelles elle prenait un verre il y a encore quelques jours ou même par des artistes bénéficiaires de sa bourse, se félicitant qu'elle « dégage ». « De la folie ! » me lance-t-elle. Cependant, les soutiens en masse sont aussi arrivés, plutôt en messages privés. « Cela a libéré la majorité silencieuse » constate-t-elle tout en déplorant : « Cette histoire a fait

oublier ce que j'ai fait dans ma vie, à savoir le soutien aux artistes de tous horizons, en particulier ceux du Sud Global. J'ai toujours défendu la diversité, peu importent les opinions des uns et des autres, je n'ai jamais censuré personne et je continuerai toujours à défendre l'art. En ce moment, avec l'exposition de la Brésilienne Efe Godoy au Drawing Lab ou prochainement avec la création d'une installation par l'Argentine Ad Minoliti, première lauréate du programme de résidences SAM Art Projects en partenariat avec Un Été au Havre ».

Elle me confie aussi sa terreur face au contexte actuel qui isole ou censure les artistes juifs, comme l'a démontré l'Eurovision envers la chanteuse Eden Golan. « Il n'y a plus de place dans la culture aujourd'hui pour penser différemment et ça, ce n'est pas possible. C'est ce que je dénonce aussi » martèle-t-elle, évoquant les œuvres très engagées politi-

quement d'artistes brésiliens qu'elle a pu exposer. « Mais le tout n'est pas juste d'être politique, il faut qu'il y ait œuvre d'art. *Guernica* est une œuvre politique mais c'est avant tout une œuvre d'art ». Sandra Hegedüs en est persuadée, le 7 octobre est une rupture : « le monde a basculé et c'est en train d'exploser, il n'y a qu'à voir la mainmise sur la culture. Je suis juste une personne qui croit en des valeurs républicaines, fille de réfugiée, immigrée moi-même en France, j'aime ce pays et ça m'attriste de voir qu'il tombe ainsi. Quand je suis arrivée c'était Touche pas à mon Pote, maintenant c'est l'antisémitisme ». Si elle a enlevé la mezouza de sa porte d'entrée, si ses amis juifs changent de noms pour prendre le taxi et si elle comprend les artistes qui n'osent la soutenir publiquement par peur des représailles, elle se décrit à l'image de cette œuvre de Douglas Gordon qu'elle a dans sa collection et où il est écrit : « Driven by me, not by light, never in darkness ».